

ITINERAIRE ET PERSONNALITE PSYCHOLOGIQUE DE
SOPHIE DANS KOUASSI KOKO...MA MERE DE
JOSETTE D. ABONDIO
BEDE DAMIEN

Département de Lettres Modernes
Université de Cocody-Abidjan (Côte d'Ivoire)

RESUME

J. D. Abondio met en scène un personnage dont l'évolution psychosociologique dessine le parcours d'une personnalité désarticulée en raison de sa condition métisse et des conflits avec son entourage. Celle-ci ne doit son salut qu'à la vigilance du psychiatre Olivier qui tente de la guérir de ses obsessions traumatiques.

Mots clés : Evolution psycho-sociologique, Condition métisse, Obsessions traumatiques.

ABSTRACT

J.D. Abondio put on stage a character whose psycho sociological evolution traces out the evolvment of his disarticulated character due to his half caste condition and the conflicts with his surroundings. The heroine obtains her softy thanks to the watch fullness of Olivier a psychiatrist who tries to heal/cure her obsessive trauma.

Key words : *Psycho sociological evolution, Half caste condition, Obsessive trauma.*

INTRODUCTION

La tradition littéraire des récits classiques selon T. Todorov, «*consiste à penser le roman en termes de représentation, de transposition d'une réalité- qui lui serait préexistante.*»¹ Le récit se dispose alors comme un espace dans lequel figurent et agissent des types sociaux (des acteurs anthropomorphes) que l'on désigne, en d'autres conceptions, par des termes comme personnages ou actants.

Mais au-delà de ces divergences théoriques, notre titre : Itinéraire et personnalité psychologique de Sophie..., intéressé part la question du personnage littéraire, prend pour point de départ l'idée que le personnage est une entité fictive (nous préférons la désignation d'entité fictionnelle),

c'est-à-dire, ayant une existence à l'intérieur de la fiction (la diégèse), et qui remplit des fonctions. Il permet l'évolution de l'intrigue à travers son faire, a des motivations, éprouve des sentiments, entretient des relations avec les autres personnages, etc., toute chose qui permet et facilite la découverte de sa personnalité au double plan sociologique et psychologique. Selon Francis Vanove en effet, *«plus que tout autre élément du récit, le personnage est victime de l'illusion référentielle ; tel qu'un vivant, on ausculte son caractère, on suppose ses comportements possibles, on le psychanalyse.»*²

Cette conception psycho-sociologique, le consacre comme un être intégré dans un monde, l'univers diégétique *«produisant des êtres parfaitement vivants, doués d'une épaisseur de temps qui peut même les conduire à travers toute une existence jusqu'à la mort»*³, pour reprendre les propos de Roland Barthes.

Imprégnée de l'envergure et des propriétés substantielles des récits courants, J. D. Abondio a écrit un magnifique petit roman sur le destin d'une mulâtresse, l'expérience existentielle d'un sujet. A cet égard, l'organisation et l'évolution de la diégèse décrivent le parcours du personnage, son identité individuelle et psychologique. Ainsi envisagée, l'héroïne dont la vie est mise en avant, est engagée dans un processus qui dévoile, au fur et à mesure de la progression de l'histoire, sa personnalité.

Mais le lecteur est quelque peu surpris par le titre du roman : *Kouassi Koko...ma mère*⁴, par ce mode de titrer qui focalise l'attention sur l'autre (la mère) alors que le sujet du livre est centré sur sa fille. Il faut voir dans cette attitude désignante un horizon de lisibilité qui dispose la mère Kouassi Koko comme une personnalité opposée à sa fille Sophie. Et cette relation plutôt conflictuelle semble être le point essentiel du procès de l'écriture.

Au fondement de l'analyse à suivre, une question pertinente dont la réponse éclairerait la démarche et les résultats de l'interprétation se dessine clairement : Comment les actions, les interrelations et les interactions entre les personnages expriment-elles des passions individuelles, des sentiments personnels et dévoilent-elles le moi profond des personnages ?

L'enjeu de cette question, pour indiquer une approche, sera évalué à partir d'une progression qui retracera les conditions de la naissance (l'identité métisse) du personnage, puis son itinéraire qui est évidemment

ici une quête du Même, et enfin l'échec du sujet (psychologique) symbolisé par la folie.

I- UNE NAISSANCE ET UNE IDENTITE PROBLEMATIQUES.

La lecture découvre très vite le caractère singulier du roman de Josette D. Abondio et l'analyse le confirme du reste. Contrairement à l'évolution générale des récits canoniques qui reposent sur l'alternance de phases d'amélioration et de dégradation, l'histoire de Sophie obéit en effet et en grande partie, au seul principe de dégradation. Ainsi, au niveau du parcours narratif (l'agencement des épisodes), le texte joue sur et maintient cette structure dégradée de base du personnage. C'est pourquoi ici précisément, la narration n'évolue et ne prend son sens que par un enchaînement de séquences narratives dominées par la dégradation progressive du personnage dès sa plus jeune enfance. Selon Lucien Dällenbach en effet, *«On sait que pour le petit enfant, le problème « d'où viennent les enfants ? » camoufle l'interrogation angoissante de « qui suis-je ? » et représente la première énigme, l'énigme par excellence. Aussi cherche-t-il à la résoudre en se documentant sur le désir des parents qui a conduit à sa conception et à sa naissance.»*⁵

Cette réflexion de Dällenbach relève la difficulté de l'enfant à se situer par rapport à son origine. Cette question de l'origine ontologique ou ontogénétique se complique davantage dans le roman de Josette Abondio, en raison des conditions de la naissance de Sophie, née d'une mère noire africaine Kouassi Koko et d'un père blanc Armand de Ressac. Dans cette union mixte, illusoire dans le contexte colonial, les conjoints sont obligés de vivre séparés. Cette situation de couple anormale crée très tôt l'angoisse et le déséquilibre de l'enfant.

Ainsi la proposition narrative de base présente un personnage en situation de déséquilibre à l'état initial, en disjonction avec sa descendance ou son identité. Dès le départ donc, la dynamique de l'histoire repose tout entière sur l'impossibilité de Sophie à répondre à la question *«de qui suis-je ?»* et inaugure la série des épreuves. De fait, après sa naissance, celle-ci est victime de l'éloignement du père contrarié, qui vit comme un drame la naissance de sa fille car, *«il souhaitait ses amours indigènes stériles mais le destin en avait décidé autrement, le prenant au dépourvu ; et Sophie était née.»* (p. 32) Voulant en réalité échapper aux préjugés de race et de rang social, il tenait sa fille à distance, ne voulant entreprendre aucune démarche pour la reconnaître. Très tôt en effet, la fuite en avant du père isole Sophie et celle-ci *«alarmée par l'attitude*

de son père.» (p. 17), ressent outrageusement ce refus de paternité. Pour résoudre cette question énigmatique sur son origine et satisfaire le besoin pressant de connaître l'auteur de ses jours, la jeune fille furtivement s'introduit dans la grande bâtisse de son père en l'absence de celui-ci, ou est obligée de le filer à travers les champs. (p. 16)

Cette attitude méprisante du père se confirme par ailleurs par le patronyme non léguée. Ainsi la non filiation paternelle noie la vérité sur son ascendance. Car, selon Ian Watt, *«Logiquement le problème de l'identité individuelle est en rapport avec le statut épistémologique des noms propres»*. Comme dit Hobbes : *«Les noms propres n'évoquent qu'une seule chose ; les universaux rappellent un terme quelconque d'un ensemble. Les noms propres ont exactement la même fonction dans la vie sociale ; ils sont l'expression verbale de l'identité particulière de chaque personne individuelle.»*⁶

La désignation de l'héroïne par son prénom Sophie, puis l'adjonction de celle de sa mère Koko (Sophie Koko), disposent la mère comme le substitut du père, suggèrent donc la mort de celui-ci et ouvrent un cycle de déstabilisation du personnage. Par cette situation initiale instable, le personnage perd la position qui devrait être la sienne dans le système social, avant même la mort de son père. Cette identité presque anonyme, non en conformité avec sa filiation paternelle, ampute le personnage d'une part de lui-même, le place dans une sorte d'indétermination.

J. D. Abondio, en dénaturant l'identité de son héroïne, en la baptisant du nom de sa mère, entrevoit sa fonctionnalité sémantique sur des bases particulières. Cette identité détournée de sa réalité a un effet qu'il faut nécessairement relier au contexte colonial. En ce sens, ce contexte historique et ses préjugés, tout *«l'arsenal stéréotypique raciste»*⁷ pour emprunter l'expression à Fanon, contribuent à perturber le sujet. C'est pourquoi, dans l'impossibilité de retrouver en elle-même *«une quelconque appartenance «essentielle» dans laquelle (elle) peut se reconnaître»*⁸, il se découvre, à travers des expériences naïves, un déséquilibre psychologique de Sophie. Selon Freud en effet : *«Il ne fait aucun doute pour personne que les expériences vécues de nos premières années d'enfance ont laissé des traces ineffaçables dans notre intériorité psychique.»*⁹

En effet, contrairement aux autres enfants de son âge, elle ne connaît pas les joies de l'enfance aux côtés de ses géniteurs. Au reste, la mort

prématurée de son père accroît sa détresse. De cette difficile épreuve pour son jeune âge, naissent toutes les frustrations au cours de sa vie. Devenue une proie facile, avec un moral au plus bas, sa vie bascule dans le malheur : les souffrances, les angoisses et les agressions de toutes les natures.

On mesure déjà combien difficile sera l'éducation dont la mère devra se charger. En effet, celle que lui donne Kouassi Koko-même et sa présente trop envahissante dans la vie de sa fille, contribuent à la déstabiliser, à la perturber. En fait, la démission du père, met Kouassi Koko très tôt dans l'obligation de s'occuper seule de l'éducation de sa fille. Cette attitude, qui en soi, devrait logiquement constituer une noble mission de responsabilité, se révèle pénalisante pour Sophie. Aussi, le vouloir de la fille est-il entièrement assujéti à la volonté de sa mère devenue un obstacle à son épanouissement, à la formation et à l'équilibre de sa personnalité. Dans cette rupture entre la mère et la fille, le désir de Kouassi Koko (un devoir d'éducation de mère selon sa conception), prime sur la volonté et la liberté de Sophie. Cependant, selon Michel Foucault, toute procédure d'éducation se révèle contraignante, dès lors qu'elle est soumise à des contraintes et contribue d'une manière ou d'une autre à l'assujettissement de l'autre : *«L'éducation a beau être, de droit, l'instrument grâce auquel tout individu,...peut avoir accès à n'importe quel type de discours, on sait bien qu'elle suit dans sa distribution, dans ce qu'elle permet et dans ce qu'elle empêche, les lignes qui sont marquées par les distances, les oppositions et les luttes sociales.»*¹⁰

Le lecteur est en tout cas étonné de voir la mère exprimer ouvertement sa volonté de domination sur sa fille. Cette éducation autocentrée, égocentrique même, fait naître un sujet complexé. Cette attitude hégémonique s'explique par la conviction de la mère pour qui Sophie doit agir selon les exigences que lui impose son origine et son statut métisse.

Ainsi la quête de la liberté de la jeune fille malheureusement se heurte aux entraves et aux ambitions de sa mère qui veut l'éloigner des autres enfants de son âge (p. 25). Kouassi Koko qui avait inculqué à sa fille le sentiment de la différence, voudrait la voir agir selon ce qu'elle se représente illusoirement comme modèle. Paradoxalement, on voit bien que l'enfant n'a pas les ressources d'assumer cette différence, n'a pas la pleine conscience d'avoir une identité autre. Aussi enviait-elle les autres enfants, *«illuminée par leur joie»* (p. 25), et naturellement, Sophie *«s'imprégnait avidement de leur gaieté»* (p. 25).

Cette femme veut en réalité pour sa fille, ce qu'elle aurait voulu pour elle-même. C'est pourquoi, après la mort du père, pour la faire échapper à la misère et garantir son avenir, elle décide de la marier à un vieil ami de son père, monsieur Desnoiret avec qui elle signe un contrat : *«Ce mariage l'a mettrait à l'abri de toutes les incertitudes, de tous les errements qui étaient désormais le lot des femmes de ce pays...»* (p. 63).

A la base de l'histoire, la fonction révélatrice de l'identité individuelle se constitue d'une autre modalité d'être, essentiellement liée au sentiment de l'amour, à l'amour des autres qui l'aliène et qu'elle récuse : *«Tous me contestent la direction de ma vie. Chacun est persuadé de vouloir mon bien. On m'aime beaucoup ; je n'ai pas à m'en plaindre, mais personne ne me demande mon avis»* (p. 128). Afin de ne plus subir l'influence des autres et pour échapper à l'amour imposé, l'héroïne d'Abondio s'engage dans une quête irraisonnée par laquelle elle espère parvenir à son équilibre.

II- LA QUETE DU MEME ET L'IMPOSSIBLE PLENITUDE DE SOI

Il n'y a pas chez Abondio un schéma descriptif complexe du corporel à l'image des personnages chez un Balzac. Malgré ce peu d'intérêt accordé à la description physique, le narrateur ne manque pas de relever sa plasticité, d'évoquer sa beauté par des désignations générales. En lieu et place de ce système descriptif, le lecteur découvre la constitution progressive de la personnalité de Sophie, *«un mode de désirs, de besoins, de croyances, selon Lacan»*¹¹ qui, par une chaîne de causes et d'effets, révèlent son moi intérieur ou psychologique.

Dans le roman, des actes presque inconscients, des expériences naïves du sujet au niveau de ses désirs ou de ses besoins, amènent à se demander si la jeune fille a conscience de constituer une personnalité autre. Chez Josette Abondio, l'identité du personnage apparaît dans le rapport dialectique entre le sujet (le moi) et les autres. Tout est en effet mis en œuvre ici, pour dévoiler un personnage perturbé, en relation disjonctive avec les autres. Dans le récit narré sur le mode affectif, où prédomine la fonction émotive, ce qui est digne de remarque est l'isolement du personnage dont les effets et les affects aussi bien physiques que psychologiques sont gravement perceptibles.

Il y revient en effet, dans le processus narratif, l'image d'une

personnalité troublée, piégée, une conscience psychologique incapable de détachement par rapport au corps social. Dans cette logique, un drame se profile à l'horizon à cause de l'impossibilité de Sophie à s'assumer en dehors de ses relations sociales. C'est pourquoi, au bout de ses ambitions toujours soldées par l'échec, Sophie prend conscience qu'elle ne peut s'épanouir sans ses déterminations sociales. Cette découverte confirme ainsi, aux plans épistémologique et existentialiste, la relation obligatoire entre le Moi et l'Autre. Selon Arnaud Rykner en effet, *«L'autre est toujours l'élément fondateur qui met en branle la dynamique du moi. Je ne suis que dans la mesure où je suis en relation, ou autrui en face de moi est ce catalyseur qui me pousse à me définir.»*¹²

Dans *Kouassi Koko... ma mère*, le tableau des relations interpersonnelles n'a pas meilleur aspect. Sous la pression des autres, les antagonismes ont vite atteint les limites au-delà desquelles l'héroïne se rend compte du danger que les autres représentent pour elle, en termes de domination, d'influence mais surtout d'abus. Volontairement, les autres établissent avec Sophie une sociabilité dont elle ne peut se départir ou s'affranchir. Sans assurance personnelle, sa personnalité se trouve assiégée de toutes parts. C'est donc précisément cette relation sociale obligatoire qui induit la dépersonnalisation de Sophie, contrainte pour sa reconnaissance de se soumettre aux autres. Aussi s'interroge-t-elle sans cesse sur son existence et son être, son rapport au Même et avec le monde, découvre finalement l'absurdité de sa vie, ses angoisses face à ses choix irraisonnés.

Condamnée par la force des choses et selon les exigences quotidiennes de vivre avec les autres, Sophie s'engage dans une lutte pour être maître de son destin, mais elle est victime de toutes les procédures de moutonnement de sa personnalité. Son expérience montre bien comment selon certains cas, dans une conception dialectique, le Moi et l'Autre se rapportent l'un à l'autre de façon contradictoire.

D'un premier abord, la quête du Même s'opère par le passage du stade de l'enfance à l'âge adulte. Sophie est comme un enfant qui a vite grandi. Très tôt en effet, elle a conscience de sa condition. Malgré son mutisme et le repli sur elle-même, enfant déjà, *«elle semblait savoir à quoi s'en tenir sur la vie»* (p. 23). Cependant, l'impossibilité de parvenir à sa métamorphose complète, la contraint à sonder sa personnalité (auto-observation) ; à réactiver cette question lancinante *«de qui suis-je ?»* Car selon Pierre Brunel, *«cette question pourrait être reprise par tous ceux qui, à travers l'expérience de la métamorphose, ont été pris*

de vertige devant la complexité de leur personne, la multitude de leur existence, les replis où ils se dissimulaient, non plus à la mort, mais à eux-mêmes.»¹³

D'un second abord, cette interrogation quasi permanente ne trouve pas toujours de réponse adéquate. Elle établit le lien entre l'histoire individuelle et celle de la société. Tout se passe alors comme si, à la volonté de grandir (évolution vers le stade adulte), s'opposait le souvenir de l'enfance (un refuge). Ces deux aspirations contradictoires qui créent un conflit et déséquilibrent le personnage, sont les causes de son traumatisme. Comme dit Minkowski en effet : *«Chez le sujet du type négatif agressif, l'obsession du passé, avec ses frustrations, ses vides, ses échecs, paralyse l'élan vers la vie. Généralement plus introverti que le positif aimant, il a tendance à ressasser ses déceptions passés et présentes, développant en lui une zone plus ou moins secrète de pensées et de ressentiments amers et désabusés, qui constitue souvent une sorte d'autisme.»¹⁴*

Chez Sophie, le recours au temps de l'enfance, comme référence identitaire, se révèle déséquilibrant dès son contact avec son entourage, notamment après l'expérience décevante de l'amour avec Julien, le fils de Desnoiret, après le père. En raison de ses actes involontaires, l'interrogation entre le temps de l'enfance et la projection dans l'avenir qu'elle ne peut percevoir ni programmé est à la base de ses tourments, de ses angoisses indicibles. C'est pourquoi, à certains moments, elle reste presque hypnotisée, demeure dans le rêve et des images insaisissables défilent dans son esprit. *«Quelque fois, des pensées furtives lui venaient de son passé trop récent. Elles surgissaient en vrombissant, la plongeant, le temps d'un éclair, dans des angoisses sans nom. Des visages, des ombres se succédaient à une cadence folle et disparaissaient très vite.»* (p. 134)

Ainsi *«la jeune fille voyait avec hantise son éclosion»* (p. 83). Sur ce point, le discours énonciatif ne renferme aucune ambiguïté. Il se fait interrogatif sur l'avenir de l'adolescente et régulièrement, Sophie est obligée de *«songer à sa destinée»* (p. 119). Même si par moment elle idéalisait l'avenir, *«la charge d'adulte que Koko lui avait mise sur le dos était trop lourde à porter»* (p. 96) et sera à l'origine de son traumatisme, surtout après le viol par son père-tuteur M. Desnoiret puis le fils. Par l'acceptation sado-masochiste du fils après le père, l'héroïne veut d'une certaine façon assumer sa libido prise en otage. Il est probable

que la jeune fille agisse ainsi pour se venger de sa mère qui l'a poussée dans les bras de ce «père» incestueux. Son attitude peu compréhensive en tout cas, procède de ce que G. Guex appelle une stratégie de non valorisation affective ou de soi. *«Cette non valorisation de lui-même en tant qu'objet digne d'amour est grave de conséquences. D'une part, elle maintient l'individu dans un état d'insécurité intérieure profond, de ce fait, elle inhibe ou fausse toute relation avec autrui. C'est en tant qu'objet propre à susciter la sympathie ou l'amour que l'individu doute de lui-même. La non valorisation affective s'observe uniquement chez des êtres ayant souffert d'une carence d'amour et de compréhension durant leur petite enfance.»*¹⁵

Le personnage qui ne trouve pas de solutions à son problème, sans moyen pour renverser la situation en sa faveur, décide de se réfugier en ville où elle espère réaliser son rêve, parvenir à son équilibre, accéder enfin à sa liberté. Ainsi, à ce stade de son évolution, Sophie se laisse pénétrer par un seul sentiment : partir, qui équivaut à une rupture avec ses relations originaires, donc à un double meurtre (symbolique) du père et de la mère. Elle projette de quitter sa condition, ambitionne de se forger une nouvelle vie à l'image de sa tante, demeurée en ville, sur qui elle fait une fixation à cause de sa mise. Au-delà des intentions et ambitions personnelles, l'abandon des siens est une trahison dont elle en éprouve un profond ressentiment, une grande affliction, une honte même.

A l'origine, ce voyage qui devait contenir *«ce trajet de choix et d'alternatives»*¹⁶, offrir au personnage des possibilités d'agir dans un sens ou dans un autre, opérer un changement qualitatif de la situation de Sophie, est pourtant vécu comme un cauchemar. Dans cette optique, le principe de la dégradation forme une macrostructure sémantique qui oriente le récit. Très vite en effet, malheureusement, ce départ est mal vécu, la jeune fille est comme un naufragé qui vient d'échouer dans la ville. Sans être rejetée ni agressée par les autres, elle décide de se retrancher sur elle-même, de vivre en vase clos : *«C'était la seule personne de la cour qui n'avait rien de personnel à raconter ni aucun souvenir à égrener»* (p. 137). Captive de sa propre vie, elle éprouve un sentiment de claustrophobie : *«Sophie se retrouvait seule, perdue dans les rêves diffus où il n'y avait pas encore de place pour les autres»* (p. 135).

Ce que le récit donne à voir dans ce sens, c'est la condition malheureuse de la jeune fille, dont le drame va s'accroître et la vie se détériorer encore plus à la réapparition de sa mère, venue la chercher

en ville. (p. 167) Cette nouvelle intrusion de la mère, au moment où elle commençait paradoxalement à adopter quelques comportements sociétaux qui lui permettent de vivre ensemble avec ses amis, menace la nouvelle vie de sa fille. Dès cet instant, Sophie se sent encore hantée par l'image primordiale, la matrice originelle. Dans son examen de conscience, le passé qu'elle souhaitait voir éloigner réapparaît, et, provoque ses troubles psychologiques : *«Le changement fut imperceptible mais Sophie s'en aperçut aussitôt. Son cœur troublé était sur la défensive depuis que Koko était là...L'intrusion de Koko menaçait sa nouvelle vie. Elle en était consciente mais ne savait comment le lui faire comprendre. Elle la voyait user, détruire, saper toutes ses assises avec lucidité et tous les jours, elle connaissait son impuissance à lui faire entendre raison. Comment faire comprendre à Koko qu'elle l'aimait avec la maladresse et la nuisance de ceux qui aiment pour eux-mêmes ?...»* (p. 167).

III- LA FOLIE : UN REMEDE ?

Le combat que mène Sophie pour se soustraire des autres provoque un traumatisme profond de son être. Pour elle en effet, ses obsessions névrotiques sont consécutives à cette rupture entre la personnalité individuelle et les contraintes que lui impose le milieu. Si on se réfère à F. Fanon en effet, *«la structure névrotique d'un individu sera justement l'élaboration, la formation, l'éclosion dans le moi de nœuds conflictuels provenant d'une part du milieu, d'autre part de la façon toute personnelle dont un individu réagit à ses influences.»*¹⁷

Dans le roman, les pulsions affectives particulièrement déséquilibrantes sont les conséquences des relations ambiguës, des tensions entre l'individu et les autres. Tout se passe en effet comme si des barrières avaient été disposées de manière consciente pour empêcher le personnage d'évoluer normalement, l'affecter organiquement et psychologiquement. Partant de ce constat, le récit décrit un cas pathologique et convoquerait une pratique qui prenne en compte à la fois le psychique (la psyché) et le physique (somatique) : psychosomatique donc psychanalytique.

Le potentiel sémantique du récit se trouve alors renforcé par la convocation de la pratique psychanalytique. Le lecteur comprend alors dans le procès de l'écriture, pourquoi dans ses tentatives d'assurer sa défense contre le terrorisme des autres, la mère soit la première cible. Dans la stratégie, son désir d'échapper à toutes les procédures de contrôle et d'assujettissement la rend victime et annonce son drame programmé. Quel est donc son crime ? Vouloir être soi-même, disposer

de son destin. Dans ce conflit, la nature des rapports entre la fille et la mère est déterminée par l'incompréhension, l'inimitié, un sentiment franchement inamical, farouchement hégémonique. Son attitude en tout point de vue, vise à se démarquer de l'injure faite à sa personne par sa mère qui veut l'instrumentaliser pour mieux la dominer.

La progression du récit fait découvrir dans ces relations conflictuelles la désintégration de la personnalité de Sophie. A cet égard, tous les stigmates visibles de sa maladie en font une conscience troublée, un sujet psychotique. Comment en effet, aurait-il pu en être autrement pour un sujet profondément introverti ? Dans le cas d'une personnalité affectée qu'évoque Sunday Anozie, « *la solitude intérieure qu'éprouve le type de héros considéré n'est pas forcément un acte de volonté, mais plutôt de peur, puisque cette solitude ressort du sentiment qu'a le héros de son état d'insécurité ontologique. Pour ce héros problématique, toute expérience de contact avec la réalité extérieure constituerait une menace grave contre ce qu'est son identité réelle ou supposée...* »¹⁸

Pour Sophie, le seul remède dans cette stratégie d'autodéfense semble être le recours à la parole afin d'accéder à sa propre expérience, retrouver un rapport à la vérité, nommer une certaine réalité. C'est pourquoi, on peut ici parfaitement mesurer les fonctions de la parole donnée : cathartique, libératrice, socialisante. On comprend alors mieux que, face à une sexualité transgressée, dans les expériences exacerbées de Sophie, c'est la parole qui lui permet d'assumer sa libido et lui révèle sa personnalité. Dans la logique narrative et diégétique, c'est dans et par la parole que le sujet parvient à extérioriser ce qui était enfoui dans son inconscient. Le lecteur découvre très bien ici, l'effort du névrosé en vue de ramener au stade conscient toutes ses pulsions intérieures.

Dans la perspective psychanalytique, être attentif à la parole du sujet (malade), tel est le rôle d'Olivier en tant qu'analyste. Car selon Lacan, c'est par la parole du patient que le praticien accède à sa personnalité et à sa maîtrise ; entendu que le sujet est révélé à l'autre par son dire : « *Quelle se veuille agent de guérison, de formation ou de sondage, la psychanalyse n'a qu'un médium : la parole du patient. L'évidence du fait n'excuse pas qu'on le néglige. Or toute parole appelle réponse.* »¹⁹

La pratique thérapeutique exige une activation efficace de la fonction phatique. En effet, la parole révélatrice de l'identité ou des expériences du sujet offre l'opportunité dans l'analyse psychanalytique de dévoiler les causes de la maladie. Selon Lacan en effet, « *c'est donc toujours dans le rapport du « moi » du sujet au « je » de son discours, qu'il (vous) faut*

comprendre le sens du discours pour désaliéner le sujet. Mais vous ne sauriez y parvenir si vous vous en tenez à l'idée que le « moi » du sujet est identique à la personne qui vous parle. »²⁰

Dans le récit, le psychanalyste Olivier écoute, sonde pour finalement cerner le sujet dans sa détermination psychologique. Sa position de thérapeute consacre le patient afin de l'examiner, à partir de son discours, à la fois sur lui-même et sur les autres. A cet égard, le procédé confessionnel chez Sophie, se révèle dans le souci de prendre l'autre à témoin, de se confier ; finalement dans cette fonction accusatrice de la parole, lorsqu'elle déclare dès les premières pages du roman : *«Je ne suis pas folle... pas folle... C'est ma mère... C'est Kouassi Koko... ma mère»* (p. 8). Par ces énoncés qui reviennent comme un leitmotiv, Sophie donne l'impression de vouloir se disculper et dans le même élan, justifier une expérience tronquée, un destin inespéré, plus que désespéré, et désigner, incriminer, indexer le coupable (p. 10).

Dans la démarche psychanalytique, Fanon nous instruit à la suite des travaux de G. Ganguilhem sur Le naturel et le pathologique que, *«dans le domaine mental, est anormal celui qui demande, appelle, implore.»*²¹ Et comme toute parole appelle et mérite réponse selon Lacan, le sujet parlant est pour Julia Kristeva, à la fois le destinataire et le destinataire de son propre message. En effet, *«chaque sujet parlant est à la fois le destinataire et le destinataire de son propre message, puisqu'il est capable en même temps d'émettre tout en déchiffrant, et en principe n'émet rien qu'il ne puisse déchiffrer. Ainsi le message destiné à l'autre est, en un sens, d'abord destiné au même qui parle : d'où il découle que parler, c'est se parler.»*²²

Le récit permet clairement de comprendre que le sujet/Sophie jusqu'alors impassible et presque aphasique, ayant toujours refusé toute communication sociale veut parvenir à sa libération par la parole. Aussi, est-elle plus que jamais disposée à parler, à se confier à l'autre, même si dans un premier temps, la rigueur logique de sa parole n'expose pas encore la réalité qu'elle désigne. Mais, il est aisé de cerner au fur et à mesure de la lecture, le sujet qui se livre, sous la forme d'une confession, à travers ses propres propos, ses désignations, accusations, les reniements de lui-même et des autres.

D'entrée de jeu, par anticipation dans la logique de l'histoire, la maladie de Sophie est évoquée dès sa rencontre avec Olivier (p. 5-8). Il s'agit dès lors, pour celui-ci, à partir d'une approche psychanalytique (d'une

cure), de remonter aux profondeurs de la psyché. Ses investigations devraient alors lui permettre de découvrir les signes étiologiques et de dégager une signification des paroles du sujet malade, devenu objet de sa propre parole et délivrant par elle-même, ses affectivités et subjectivités. De là, quelles significations donner à cette folie à l'œuvre dans le roman d'Abondio ?

En une première observation, la folie peut être perçue comme un échec car, l'obstination de Sophie à vouloir se libérer de ses angoisses et tourments l'a précipitée dans le dérèglement mental. Dans la logique de la diégèse, la tournure prise par les événements confirme au bout de sa trajectoire comme le dit le narrateur, que *«l'aliénation qui avait motivé l'errance devient radicale avec la folie»* (p. 50). Ainsi, comme dit Fanon, *«elle va de l'insécurité humiliante à l'auto-accusation ressentie jusqu'au désespoir»*²³, comme le confirment du reste, les nombreuses interrogations sans réponses qui agitent son esprit : *«Suis-je une ingrate ? Qu'est ce qui me pousse sur les routes et m'empêche de m'en remettre à ceux qui m'aiment ? Suis-je un monstre ? Pourquoi cette peur que je ne peux maîtriser et qui pourtant m'amène à me méfier de tout et de tous, même de ma propre personne ? Est-ce la folie qui me guette ? Est-ce ma faute ? Quelle est cette force en moi que je ne peux contrôler et qui me dicte à présent ma conduite ?»* (p. 129).

Cette non assurance l'amène à douter de ses capacités, à avoir peur du jugement des autres et reproduit *«presque intégralement une constellation délirante, qui touche au domaine du pathologique»*²⁴, pour reprendre les propos de Fanon.

Dans une seconde observation, en raison de la démarche psychanalytique, peut-on trouver un sens positif à la folie dans un tel cas ? Dans la trame fictionnelle, c'est par la maladie mentale que le personnage se remet en question, se découvre en vue d'accéder à sa libération effective. En effet, si on se réfère à Freud pour qui, *«les délires même des confus ont un sens»*²⁵, l'accusation expresse que porte Sophie, participe d'un processus où la jeune fille veut opérer une rupture avec sa mère, se défaire de son autorité. Selon Freud en effet, *«chaque fois qu'un élément psychique est lié à un autre par une association choquante ou superficielle, il y a entre les deux un lien naturel et profond soumis à la résistance de la censure.»*²⁶

L'accusation ouverte de la mère apparaît de manière récurrente dans l'expression : *«Je ne suis pas folle... pas folle... C'est ma mère... C'est*

Kouassi Koko...Ma mère (pp. 7-10). En indexant ainsi sa mère, celle-ci déchue de son statut, devient la coupable. Par ailleurs aussi, on relève dans le même processus de négation, l'effort du sujet en vue de se débarrasser de son image d'antan, de la «*chair pourrie*» qui l'enveloppait lorsqu'elle dit : «*Tout le monde fait semblant. Sophie n'est plus là. Où en est-on avec le contrat ? Je l'aimais bien, moi, la petite Sophie ! Julien aussi l'aimait. Elle est morte à présent. C'était ma sœur... -Personne ne me croit quand je dis qu'elle est ma sœur. Bien sûr, Sophie n'avait pas de sœur, mais je suis sa sœur ! Julien est bien le frère de Sophie !*» (p. 11).

Si le dédoublement ou la dissolution du Moi en un autre Moi s'expliquent par les images que produit le souvenir, l'évocation du nom de Julien au contraire, est une référence à son double jubilatoire ou mythologique, l'alter ego de l'amour impossible. Par conséquent, l'image de sa propre mort qu'elle clame est un moyen de sortir d'une expérience dégradante et traumatisante. Dans son nouvel élan ou état, le personnage par la médiation symbolique, est en quête d'une image archétype lorsque par une remontée (inconsciente) de l'histoire, elle s'engage dans un conflit ouvert contre son père que le médecin perçoit en rêve. (p. 13)

En pratique, c'est par le mécanisme de transfert défini par Freud comme la répétition de relations infantiles prototypiques (les imagos de Jung) que la malade voit en son médecin le représentant type de son enfance, sur qui elle transfère ses sentiments. Selon T. Bonfanti et M. Lobrot en effet, «*l'analysé voit en son analyste le retour, la réincarnation, d'un personnage important de son enfance, de son passé, et c'est pourquoi il transfère sur lui des sentiments et des réactions certainement destinés au modèle primitif.*»²⁷

Dans le processus de la cure, la réaction instinctive de Sophie correspond à ce que la psychanalyse appelle la «*névrose de transfert*». Celle-ci est perceptible dans l'amour qu'elle éprouve pour son médecin, et paradoxalement aussi, dans la violence qu'elle ne peut contenir devant lui : «*Soudain elle s'énerma et se mit à lui crier dans la figure des mots qu'elle lui jetait comme des projectiles*» (p. 11).

En ce sens, la folie peut être appréhendée comme une voie de guérison. Les causes de la maladie que Sophie n'hésite plus à égrener

à son confident de médecin doivent au terme du processus conduire à une nouvelle naissance. C'est pourquoi le sentiment équivoque : de culpabilité, d'angoisse, de tristesse de l'analyste (p. 5-14) que la psychanalyse appelle le «contre-transfert» (une forme de contagion psychique), se vérifie pleinement dans les attitudes du médecin, lorsque le narrateur dit : «...*Cependant Olivier savait que pour connaître sa propre délivrance, il se devait de délivrer Sophie. Pour cela il n'avait pas le choix... Il devait soigner Sophie et la guérir de ses obsessions*» (p. 14).

CONCLUSION

On retiendra au terme de cette analyse que, par la mise en scène dramatique de l'itinéraire, et pathétique de l'existence d'une jeune mulâtresse, à partir de la description du désespoir d'un pauvre être saisi d'une profonde angoisse, J. D. Abondio a écrit un récit ordinaire mais en un autre sens, essentiellement existentialiste. Il y a, de façon manifeste, dans ce petit roman, une volonté de révéler une identité et une personnalité individuelles, de dévoiler le drame psychologique d'un être au bout du rouleau. Aussi la construction du personnage vise-t-elle à faire ressortir la complexité du sujet diégétique dans ses déterminations sociologiques, psychologiques et le conflit qui l'oppose à son entourage.

Chez l'écrivaine ivoirienne, la représentation littéraire du personnage comme un signe inscrit dans une logique textuelle, se résume à l'exposition de son moi psychologique. Le personnage ainsi saisi par certaines de ses aspérités, l'est davantage au niveau de son moi intérieur. C'est pourquoi chez Sophie, l'incapacité de se réaliser de manière harmonieuse avec les autres, conduit à son échec comme un point ultime vers lequel le récit tend.

En définitive, même si l'objet du livre d'Abondio ne relève pas d'une expérience psychanalytique, on est tenté de le lire par ce biais, en tant qu'un exercice qui engage et envisage l'homme comme un objet de réflexion spécifique.

BIBLIOGRAPHIE

Barthes (Roland), *Mythologies*, Paris, Seuil/Points, 1957.

Barthes (Roland), «L'effet de réel», in *Littérature et réalité*, Paris, Seuil/Points, 1982.

Bonfanti (T.) et Lobrot (M.), *La psychanalyse*, Paris, Hachette, 1995.

- Brunel (Pierre), *Le mythe de la métamorphose*, Paris, Armand Colin, 1974.
- Dällenbach (Lucien), *Claude Simon*, Paris, Seuil/Les contemporains, 1988.
- Fanon (Frantz), *Peau noire masque blanc*, Paris, Seuil, 1952.
- Freud (Sigmund), *Névrose, Psychose et perversion*, Paris, P.U.F., 1927.
- Kristeva (Julia), *Le langage cet inconnu*, Paris, Seuil, 1981.
- Lacan (Jacques), *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Seuil/Points, 1957.
- Lacan (Jacques), *Ecrits I*, Paris, Seuil/Points, 1966.
- Maalouf (Amin), *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1998.
- Ngandu (Nkashama P.), *Ecritures et discours littéraires*, Paris, l'Harmattan, 1989.
- Rykner (Arnaud), *Nathalie Sarrault*, Paris, Seuil/Les contemporains, 1989.
- Todorov (Tzvetan), *Poétique de la prose*, Paris, Seuil/Points, 1978.
- Watt (Ian), «Réalisme et forme romanesque», *Poétique*, N°16, Paris, Seuil, 1973, pp. 521-540.
- Vanove (Francis), *Récit écrit, récit filmique*, Paris, J. Corti, 1979.

NOTES DE BAS DE PAGE

- 1- Todorov (T.), *Poétique de la prose*, Paris, Seuil/Points, 1978, p. 175.
- 2- Francis (Vanove), *Récit écrit, récit filmique*, Paris, J. Corti, 1979, p. 121.
- 3- Barthes (R.), *Mythologies*, Paris, Seuil/Points, 1957, p. 90.
- 4- Abondio (J. D.), *Kouassi Koko...ma mère*, Abidjan, Edilis, 1993.
- 5- Dällenbach (Lucien), *Claude Simon*, Paris, Seuil/Les contemporains, 1988, p. 88.
- 6- Watt (Ian), «Réalisme et forme romanesque» in *Poétique* N°16, Paris, Seuil, 1973, p. 528.
- 7- Fanon (F.), *Peau noire masque blanc*, Paris, Seuil, 1952, p. 62.
- 8- Maalouf (Amin), *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1988, p. 25.
- 9- Freud (S.), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1927, pp. 131-132.
- 10- Foucault (Michel), *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1986, p. 45-46.
- 11- Lacan (J.), *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Seuil/Points, 1957, p. 37.
- 12- Rykner (Arnaud), *Nathalie Sarrault*, Paris, Seuil/Les contemporains, 1989, p. 27.
- 13- Brunel (Pierre), *Le mythe de la métamorphose*, Paris, Armand Colin, 1974, p. 174.
- 14- Minkowski cité par Fanon (F.), *Op. cit.*, p. 59.
- 15- G. Guex cité par Fanon (F.), *Op. cit.*, p. 61.
- 16- Barthes (R.), «L'effet de réel» in *Littérature et réalité*, Paris, Seuil/Points, 1982, p. 82.